

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

XII

Ces deux femmes si dissemblables de sentiments et de conduite, réunies par le même désir, partirent ensemble du palais Dandolo, arrivèrent à la Piazzetta, descendirent de la gondole, se prirent le bras et marchèrent vers le palais ducal, tout cela sans prononcer un mot : chacune d'elles avait ses impressions, ses pensées, ses craintes et ses espérances, et aucune de ces impressions ne s'accordait.

Elles entrèrent dans la cour, montèrent à droite l'escalier des Géants, traversèrent la longue galerie où se trouve la Bouchée des Lions et arrivèrent à l'extrémité devant un escalier sombre, conduisant par en bas aux cachots, par en haut aux salles du tribunal.

Pour la première fois depuis qu'elles avaient quitté l'hôtel, madame Dandolo adressa la parole à sa compagne.

Elles étaient masquées jusqu'aux dents.

— Où allons-nous donc ainsi ? lui demanda-t-elle en l'arrêtant avant de franchir le seuil.

— Au lieu où seulement nous pourrions apprendre ce que nous désirons savoir et peut-être même voir Armand.

— Je vous suis, marchons !...

— Ne parlez pas, ne faites pas un geste. A moins que je ne vous interpelle, gardez un silence absolu, quelque question qui vous soit faite, en sortant, n'ôtez pas votre masque que je ne vous engage à le faire librement.

— C'est bien.

Le passage était obscur comme la nuit.

Une seconde porte à droite était fermée. La marchesa y frappa trois fois d'une façon mystérieuse ; puis elle attendit quelques secondes et frappa encore, mais autrement.

Après un intervalle calculé, on lui répondit de l'autre côté de la même manière. Elle frappa différemment sans attendre de réponse, et la porte tourna sur ses gonds comme par enchantement.

— Zante et Salente, dit-elle.

— Rome et Ithaque, lui fut-il répondu.

Un homme tout noir et masqué comme elles s'effraya pour les laisser passer. La marquise avait peine à se contenir.

— Nous sommes envoyées, continua-t-elle en soulevant son masque, qu'elle remit aussi ôt.

— Et celle-ci ? demanda d'un ton impassible le gardien.

La marquise tira de son doigt un anneau fort simple qu'elle montra, l'homme s'inclina en signe de déférence : elles furent introduites.

— Quels sont les ordres ? poursuivit le cerbère.

— Il y a un prisonnier ; ce soir, on le juge.

— Oui. Lequel ?

La comtesse trembla : de la présence d'esprit de Fiorina dépendait la réussite de l'entreprise ; et si elle allait se laisser surprendre !

— Le plus grand, répondit le Bresson.

— C'est bien. Après ?

— Il faut que nous le voyions sur-le-champ.

— Qui vous envoie ?

— Celui-ci.

Elle montrait toujours l'anneau.

— Attendez.

— Faut-il descendre ou monter ?

— Nous le saurons quand il passera, s'il repasse.

La comtesse pouvait à peine respirer. Ce qu'elle voyait était si loin de la vie réelle, si loin de cette joyeuse Venise dont les rires folâtres arrivaient encore à son oreille, qu'elle se toucha à plusieurs reprises pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Ces sinistres paroles, ces murailles noires, cette obscurité, plus sinistre encore, lui inspiraient de telles craintes que, elle se serait enfuie au bout du monde.

Quant à la marquise, ardente de passion et de courage, ne se dissimulant pas les suites de l'action qu'elle commettait, elle se résigna malgré l'impatience qui la dévorait.

Les soupçons pouvaient naître, il fallait avant tout les prévenir.

Elle s'appuya contre la boisserie humide, fit signe à sa compagne de l'imiter, cacha ses mains dans les longues manches de son bahut et attendit.

Le gardien alla s'asseoir sur un banc de bois, à l'extrémité de la chambre.

Le silence régnait dans toute cette partie du palais ; on entendait seulement le bruit de la pluie, les chants, les rires, les instruments dont les sons se brisaient contre les murailles témoin de tant de supplices, de tant de douleurs.

Ils restèrent de la sorte plus d'un quart d'heure. Des pas graves et mesurés retentirent sous les voûtes sonores, et trois figures noires, droites comme des automates, passèrent successivement devant la porte ouverte sans s'arrêter.

— Voilà les inquisiteurs ! murmura Fiorina à l'oreille de la comtesse.

Celle-ci s'était jetée en avant par un mouvement involontaire ; elle se recula comme si un serpent l'eût touchée, et, si la marquise ne l'eût pas soutenue, elle serait tombé infailliblement.

Un parfum affectionné par le comte, bien connu d'elle, donnait une presque certitude à ses craintes : Andra venait de passer !

— Maintenant, dit le silencieux portier, nous allons voir le prisonnier qui vous intéresse. Il descendra cet escalier, si on le renvoie au cachot ; il montera celui-ci au cas où on le condamnerait aux plombs. D'un autre côté, voici, vous le savez, la porte de sortie, et celle-ci conduit au pont des soupire et au canal Orfano.

C'est à dire à la mort !

Que ces minutes leur semblèrent longues ! On eût entendu battre leurs artères ; quelques instants de plus, elles y succombaient.

Enfin les sbires se montrèrent, puis deux hommes masqués. L'un était Armand.

Elles le reconnurent à sa marche puissante. Il descendit les marches conduisant aux puits.

L'autre fut entraîné vers le sommet de l'édifice.

— Au revoir ! s'écria celui-ci en français, malgré les menaces de ses gardes. J'en sortirai !

— Au revoir sans doute ! répliqua l'autre d'une voix déjà étouffée par l'humidité des souterrains.

Fiorina respira.

Accoutumée aux détours, aux images de ce lugubre séjour, elle savait qu'un pas vers le pont des Soupire conduisait à la tombe.